

AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de soutien.

Philippe Descola
Avec les chasseurs-cueilleurs
Bayard 2023

En apparence, il semble facile de définir ce qu'est un peuple de chasseurs-cueilleurs : ce sont des gens qui s'alimentent des produits de la chasse, éventuellement de la pêche, de la cueillette des plantes et de la collecte des insectes et des mollusques. Ils ne cultivent pas la terre, ne possèdent pas d'animaux domestiques (hormis les chiens), ils ne transforment pas leur environnement et on les décrit en général comme vivant en petites bandes égalitaires, obligés de se déplacer constamment pour s'adapter à la rareté et à la dispersion des ressources. On peut rajouter à cela que ce mode de vie aurait été celui des hommes préhistoriques pendant des centaines de milliers d'années avant qu'ils ne découvrent l'agriculture et l'élevage il y a environ dix-mille ans, découverte qui a révolutionné l'histoire de l'humanité. Voilà ce qu'on vous apprend d'habitude à l'école. Or tout cela est, sinon complètement faux, du moins très partiel et ne recouvre qu'une toute petite partie de ce que nous connaissons des chasseurs-cueilleurs et de la diversité de leurs manières de vivre.

Commençons par la domestication des plantes. Celle-ci n'est pas le fruit d'une invention soudaine qui aurait mis fin brusquement à la cueillette, mais un mouvement qui s'est étendu sur une très longue période durant laquelle les humains ont manipulé des plantes qui n'étaient pas totalement domestiquées. (...) Une fois le mécanisme de la domestication du blé et de l'orge découvert, en effet, la domestication ne s'est pas répandue comme une traînée de poudre dans tout le Croissant fertile.

On estime que l'agriculture des céréales s'est vraiment implantée dans cette région du monde à peu près trois-mille ans après le début de la manipulation des céréales. Que s'est-il passé pendant cette très longue période de trois-mille ans ? Les populations de cueilleurs ont pratiqué l'agriculture par intermittence. Pour les premières communautés sédentaires, la culture des terres, tant qu'elle restait relativement peu contraignante et n'exigeait pas trop d'efforts, n'était qu'une technique parmi d'autres de gestion de l'environnement. Or, l'agriculture céréalière était particulièrement coûteuse en temps et en efforts car il fallait désherber les lopins cultivés, entretenir les sols, battre et vanner le grain après l'avoir récolté, le moudre.

Le processus a été plus complexe encore dans les forêts tropicales, notamment en Amazonie, une région que je connais moins mal que le Croissant fertile. (...) la technique de

culture en Amazonie, comme dans d'autres régions de l'aire tropicale, s'appelle l'horticulture sur brûlis. Elle consiste à couper un petit morceau de forêt pour faire une clairière, et à brûler la végétation coupée de façon à produire une litière de cendres dans laquelle on plante ou sème des plantes cultivées. Ces jardins ne sont pas des champs de céréales mais des sortes de potagers où de nombreuses plantes différentes sont plantées les unes à côté des autres. (...) Quand le jardin est abandonné au bout de quelques années parce que la fertilité des sols s'épuise, la forêt regagne le contrôle du jardin, les plantes domestiquées disparaissent et, en revanche, les plantes sauvages qui y ont été transposées persistent. D'autant plus que, la plupart du temps, ce sont des arbres fruitiers ou des palmiers. Ce processus s'est répété pendant des millénaires. (...) Ainsi, la forêt amazonienne n'est pas une forêt vierge mais une forêt en partie cultivée.

La manipulation des plantes sylvestres (...) introduit (...) ainsi une nuance dans l'opposition trop simpliste entre domestication et cueillette.

Il n'existe pas de continuité automatique entre la chasse-cueillette et la domestication. Un bon nombre de populations de chasseurs-cueilleurs contemporaines étaient en fait auparavant des agriculteurs ou des horticulteurs. Par ailleurs, les anthropologues ont mis évidence depuis plusieurs années que des populations peuvent partager leur cycle annuel entre des périodes où elles pratiquent l'horticulture et d'autres où elles pratiquent la chasse et la cueillette.

Une (...) forme d'articulation entre les chasseurs-cueilleurs et les horticulteurs se base sur des relations d'échanges plus ou moins consenties. Ce cas classique de complémentarité se retrouve en Amazonie brésilienne et colombienne, dans la région du fleuve Vaupés où existe un système politique régional composé de tribus qui parlent des langues différentes appartenant à trois familles linguistiques. Ces populations ont un mode de vie, des institutions et une vie cérémonielle à peu près identiques en dépit de la diversité des langues parlées.

Dans les interstices de ce régime régional très intégré vivent des chasseurs-cueilleurs que l'on appelle Makù. Ils vivent en semi-nomades dans la forêt entre les fleuves et ils dépendent des produits de la forêt. Les Makù obtiennent l'essentiel des plantes cultivées qu'ils consomment par échange avec les tribus Tukano auxquelles ils fournissent de la viande de gibier, du curare extrait d'une liane, et des services en nature. Cet échange n'est pas spontané.

En effet, cet ensemble régional pluriethnique est aussi régi par une hiérarchie interne rigoureuse qui les ordonne selon une échelle de valeur. Les semi-nomades makù sont situés au plus bas échelon de cette hiérarchie, dans un rapport de dépendance à l'égard des populations riveraines. Celles-ci peuvent requérir le travail des Makù pour la construction des maisons, pour ouvrir ou entretenir des jardins, et les Makù doivent leur fournir des produits sylvestres en échange de produits cultivés

Ce phénomène de dépendance et de complémentarité forcées est assez commun dans le monde. Il est particulièrement notable dans les rapports entre les Pygmées en Afrique et les populations de cultivateurs qui les entourent. (...) Cela donne souvent lieu à

des échanges silencieux. Des chasseurs-cueilleurs déposent à certains endroits du gibier que les cultivateurs ramassent, puis déposent en échange des produits cultivés. Ce phénomène est fréquent dans toute la zone intertropicale.

Comme les autres Amérindiens des basses terres d'Amérique du Sud, les Tupi-Guarani étaient des horticulteurs compétents et pouvaient produire chaque année de grandes quantités de manioc et de maïs en excédent de leurs besoins. Lorsqu'ils quittaient leur village pour de grandes migrations, leur subsistance se réduisait à une économie de chasse et de cueillette. Leur rapport à la terre a connu une sorte d'oscillation périodique entre la sédentarité dans de grands villages et une forme de nomadisme suicidaire, comme une amplification du mouvement d'alternance saisonnière que pratiquent par ailleurs d'autres Amérindiens au Brésil – les Kayapo par exemple. Dans le cas des Tupi-Guarani, il ne s'agit plus seulement d'une oscillation, mais d'un saut dans l'inconnu et d'une transformation profonde puisqu'il était impossible de revenir en arrière. (...) Leurs échecs successifs, quand ils n'entraînaient pas la mort par épuisement, dénutrition ou aux mains de tribus ennemies, ne conduisaient de toute façon pas à envisager le retour au village comme la nouvelle phase d'un cycle. Nous pouvons parler ici d'une oscillation saisonnière entre horticulture et chasse-cueillette devenue hors de tout contrôle et autodestructrice.

Dans beaucoup de maisons en Amazonie vit une ménagerie d'animaux sauvages qui ont été nourris au sein ou à la becquée, et qui forment une communauté de vie alors qu'ils appartiennent à des espèces différentes qui n'ont pas l'habitude de se fréquenter dans la forêt. L'appivoisement est très bien connu des Amérindiens d'Amazonie, ils savent quelle est la période la plus adéquate pour que se développe ce que Konrad Lorenz a appelé une « empreinte », c'est-à-dire l'attachement d'un petit animal à un humain qui devient pour lui une mère de substitution.

Ces (...) animaux (...) ne sont pas maltraités, et ne sont jamais mangés, même lorsqu'ils meurent de mort naturelle. Autrement dit, ils font vraiment partie de l'univers familial et domestique. Pourquoi ? Parce que les animaux sauvages en Amazonie, et dans d'autres régions du monde aussi, sont conçus comme étant des animaux domestiques de certaines races d'esprits. (...) Les esprits maîtres du gibier, même lorsque les petits sont apprivoisés dans la maison, continuent à exercer un contrôle sur ces animaux. C'est pour cela qu'il ne faut pas les maltraiter. Cette attitude vis-à-vis des animaux et de leurs esprits maîtres a permis d'empêcher la domestication alors que plusieurs espèces de mammifères en Amazonie sont domesticables.

L'idée de l'évolutionnisme historique et social telle qu'elle a été développée en Occident depuis au moins deux siècles, idée selon laquelle il existe une succession universelle des étapes dans les formes de subsistance correspondant chacune à des formes sociales et politiques : d'abord les chasseurs-cueilleurs nomades vivant en bandes égalitaires, avec des moyens peu développés d'accumulation des richesses, puis les sociétés sédentaires pratiquant l'agriculture et l'élevage, à l'origine des premiers Etats et des inégalités sociales et économiques. Il est difficile de se défaire de cette idée. Elle n'est pas complètement fautive mais la succession des périodes n'a rien d'automatique. C'est ce que j'ai voulu montrer en évoquant les chasseurs-cueilleurs régressifs ou la coexistence entre chasse, cueillette et horticulture. Plus précisément le passage de l'égalitarisme à la stratification n'a rien

d'automatique. Soulignons à nouveau qu'il existe des populations de chasseurs-cueilleurs et pêcheurs extrêmement stratifiées, inégalitaires, où il existe des esclaves et dans lesquelles certaines classes ont des privilèges marqués.

Ce qui compte dans l'accumulation des richesses, ce ne sont pas tant les techniques de subsistance que la capacité de stockage. Le stockage permet éventuellement d'établir et de maintenir des différences de statuts sociaux. Les populations de la côte nord-ouest du Pacifique américain stockaient leurs ressources en fumant et salant les poissons dont elles extrayaient l'huile. Ce stockage offrait une stabilité, une permanence dans l'habitat et la possibilité de développer des structures sociales inégalitaires s'appuyant sur un approvisionnement stable. (...) **Ces disparités se fondaient sur des biens de prestige**, par exemple certains coquillages précieux ou de cuivres natifs que les plus riches possédaient en grand nombre, et non sur des produits de subsistance. De ce point de vue, tout le monde était à égalité. Il existait quand même de l'esclavage pour dette (...) ? Ces dettes concernaient les biens de prestige. **Certains étaient riches, d'autres étaient pauvres en biens de prestige mais pas en biens de subsistance.** Personne ne mourrait de faim. C'est un trait caractéristique de ce qu'on pourrait appeler les « économies primitives » fondées sur cette **séparation des sphères de circulation des produits. Les chasseurs-cueilleurs contemporains ne sont donc pas de très bons modèles** pour imaginer les chasseurs-cueilleurs de la préhistoire. (...) la plupart des chasseurs-cueilleurs contemporains ont été repoussés par les cultivateurs et les éleveurs dans des zones inhospitalières où ils doivent être très mobiles pour se procurer leur subsistance. Les Hadza en Tanzanie (...) sont très mobiles car ils sont obligés d'utiliser des ressources très dispersées.

Dans la longue histoire de l'humanité, il n'existe pas de scénario écrit à l'avance ((si !!, **quand même ; vso**)). (...) Pendant plus d'une dizaine de milliers d'années, dans le passé le plus récent, les humains ont constamment oscillé entre la ponction des ressources, le prélèvement de plantes et d'animaux sans transformation, et la domestication, avec de nombreuses formules intermédiaires ((**oui, mais il y a un ordre, toujours, dans l'apparition ; vso**)). Il n'existe donc pas d'évolution linéaire mais des allers-retours pendant de très longues périodes ((dit ainsi, on brouille les origines, et leur succession ; vso)). Dans certains cas, en Amazonie, des groupes humains ont même fait le choix de refuser la domestication dont ils maîtrisaient pourtant les principes, peut-être parce qu'ils étaient conscients du surcroît de travail qu'impliquerait l'agriculture et l'élevage ((**cela n'obère pas l'ordre d'apparition possible ; agriculture et élevage n'ont jamais pu exister avant les chasseurs-cueilleurs. La mode est au grand désordre, à la fin de la causalité historique !! vso**)).

De nombreuses sociétés d'horticulteurs amazoniens qui ont domestiqué des plantes il y a plusieurs millénaires sont semi-nomades, très égalitaires, sans chef véritable, tandis que des sociétés de chasseurs-cueilleurs peuvent vivre en gros villages sédentaires dans des systèmes aristocratiques avec de l'esclavage ((**l'égalitarisme a partout précédé l'inégalité sociale ; simplement, elle peut perdurer ici, mais évoluer ailleurs : il y a encore ordre d'apparition, et possibilité de disparition d'un « caractère acquis » ; vso**)).

Oui, bien sûr, pendant très longtemps les humains ont été des chasseurs-cueilleurs. Puis est venue une période, depuis le mésolithique jusqu'à la situation contemporaine, où cela est devenu beaucoup plus flou. Il n'existe pas d'étapes bien tranchées qui se succèdent

les unes aux autres ((comment peut-il dire ça ; l'erreur était de figer les étapes de manière mécanique ; une étape nouvelle existe, mais elle peut évoluer sur la base des précédentes, par combinaison, opposition, etc, sans forcément anéantir ce précédent !! vs0)) qui se succèdent les unes aux autres, comme on a pu le penser à une certaine époque.